



1991

De l'Exercice Illegal de l'Histoire: Amateurs, Journalistes, Historiens et l'Assassinat de J.F. Kennedy [Custodians of Memory: Journalists, Historians, Buffs and the Kennedy Assassination]

Barbie Zelizer

University of Pennsylvania, bzelizer@asc.upenn.edu

Follow this and additional works at: https://repository.upenn.edu/asc_papers

Recommended Citation

Zelizer, B. (1991). De l'Exercice Illegal de l'Histoire: Amateurs, Journalistes, Historiens et l'Assassinat de J.F. Kennedy [Custodians of Memory: Journalists, Historians, Buffs and the Kennedy Assassination]. *Hermes*, 8-9 139-150. Retrieved from https://repository.upenn.edu/asc_papers/170

This paper is posted at ScholarlyCommons. https://repository.upenn.edu/asc_papers/170
For more information, please contact repository@pobox.upenn.edu.

De l'Exercice Illegal de l'Histoire: Amateurs, Journalistes, Historiens et
l'Assassinat de J.F. Kennedy [Custodians of Memory: Journalists, Historians,
Buffs and the Kennedy Assassination]

Barbie Zelizer
Temple University, Philadelphie

DE L'EXERCICE ILLÉGAL DE L'HISTOIRE

Amateurs, journalistes, historiens et l'assassinat de J.F. Kennedy

Traduction de Édith Oks et Daniel Dayan

Journalistes et universitaires ont tendance à exagérer leurs différences. Si on lui reproche d'avoir écrit un article obscur, le journaliste brandit son typomètre. Dites à un professeur que son texte est « journalistique » il sera hors de lui. Le conflit ne date pas d'hier... La vraie différence entre les deux activités est une question de temps. Le journalisme d'aujourd'hui est l'histoire de demain (Manchester, 1962, p. x).

S'il s'agit d'un savoir portant sur le passé, souvent c'est l'historien qui vient le premier à l'esprit. Mais le plus souvent, celui-ci est en compétition avec d'autres narrateurs, qui, tous, briguent le même but : s'imposer comme les porte-parole autorisés de l'histoire qu'ils racontent ; se poser comme gardiens de la mémoire. Cette compétition est particulièrement manifeste dans le cas des nouvelles versions de l'assassinat de John F. Kennedy. Jamais peut-être la rivalité entre les différents commentateurs n'a été plus virulente et plus acharnée que dans le cas de cet événement.

En fait, les circonstances même de la mort de Kennedy — son importance, son imprévisibilité, les questions laissées en suspens, les hypothèses sujettes à contestation — tout cela a favorisé la multiplicité des commentaires, chacun cherchant à s'imposer comme détenteur de la vérité. Il s'agit ici de voir comment le rôle de commentateur autorisé s'est négocié au cours des vingt-sept ans écoulés depuis la mort de Kennedy et comment les divers récits de l'événement ont contribué à construire la crédibilité de certains observateurs. En se positionnant stratégiquement face au récit de l'assassinat, ils ont joué de leur récit dans des livres, des

journaux, des documentaires et des rétrospectives télévisées pour s'établir solidement en gardiens de la Mémoire¹.

Le récit comme corpus

Le débat sur les circonstances de la mort de Kennedy, témoigne, depuis l'assassinat survenu en 1963, d'une fascination des observateurs. En adoptant diverses stratégies narratives, ces observateurs ont transformé leurs récits en instruments visant à accréditer leur légitimité en tant que sources autorisées à parler non seulement du déroulement de la mort de Kennedy mais des circonstances plus générales qui l'entourent. Ainsi, les « gardiens-de-la-mémoire-de-la-mort-de-Kennedy » tirent de leur évocation de cet événement précis, une autorité généralisable.

Sur le plan historique, si certains groupes ont pu se faire les commentateurs de l'assassinat, cela tient à des circonstances plus générales. Parmi celles-ci, il y a le ton réflexif des récits des années soixante : raconter un événement, permet alors de manifester des positions politiques, sociales et culturelles².

Le témoin typique de cette décennie n'est pas un historien et encore moins un archiviste. C'est un contemporain et un observateur-participant. Ses idées et ses gestes font partie intégrante du récit. On reconstitue les années soixante — et les principaux événements de cette période — sans s'embarrasser de consensus général et sans hésiter à remettre en question la légitimité des normes culturelles. Une telle attitude n'est pas sans influence sur les étudiants qui pendant la décennie suivante rejoindront la vie professionnelle.

Durant les années soixante-dix, ce narcissisme s'accroît avec l'échec des débats portant sur les faits. Les commissions, comités et autres agences d'enquête échouent dans leur mission. Plusieurs événements de première importance restent dans le flou et notamment : l'assassinat de Kennedy³. Ainsi, le sentiment d'incertitude qui subsiste après les rapports des deux organismes officiellement chargés de l'enquête, la Commission Warren en 1964 et le House Select Committee en 1979 — rend les récits non officiels crédibles et attrayants. Plus tard, le cynisme engendré par le scandale du Watergate, par la guerre du Viêt-nam ou les révélations sur les opérations de la CIA et du FBI aggraveront encore le scepticisme du grand public. Tout ceci contribue à rendre crédible l'existence d'une autre interprétation, d'une autre lecture et d'un autre type de récit, dans un milieu particulièrement réceptif à une narration personnalisée.

Depuis la mort de Kennedy en 1963, trois groupes se partagent le droit de commenter l'assassinat : les historiens, les journalistes et les enquêteurs amateurs. Le terme « historiens » se réfère ici à ceux qui, traditionnellement, respectent les conventions acceptées en matière d'établissement des faits. La mémoire qu'ils constituent relève d'un regard objectif sur les événements. Les « journalistes » font appel à leur propre mémoire et à celle des autres pour produire des chroniques et des récits dans un cadre institutionnel reconnu. Les « amateurs »

enquêtant sur l'assassinat — les « *Kennedy buffs* » — ont généralement recours à des publications relevant de la culture populaire pour y relater les souvenirs de tierces personnes. Ils confèrent ainsi une autorité à des récits qui, en d'autres circonstances, seraient restés marginaux.

Cette étude est consacrée à la compétition entre ces trois groupes. Elle part d'une métaphore. L'accès au stade de gardien de la mémoire fonctionne un peu comme une course de chevaux. Chaque groupe de narrateurs tente de distancer les autres pour imposer son autorité sur le récit de la mort de Kennedy.

Les amateurs racontent

Bien sûr, les « amateurs » n'ont rien d'un groupe professionnel au sens traditionnel du terme. Ils sont, néanmoins, la cause directe de cette surenchère. Leur nom anglais, « *buffs* » (les « fanas »), témoigne de la manière quelque peu condescendante avec laquelle ils ont été perçus par le public américain. Leur engagement est vu comme un passe-temps anodin. (« *A Decade of Unanswered Questions* », 1973, p. 43). Tous sont des amateurs (ménagères, vendeurs, étudiants). Au-delà de cet intérêt partagé, ils ne forment pas une communauté identifiable, ne savent pas se comporter en public et ne disposent pas de ressources suffisantes pour faire connaître leur version de l'histoire. « *Un halo unanime et protecteur entoure la version officielle des événements de Dallas* » explique en 1967 un journaliste du *New Yorker*. « *La plupart des Américains ne veulent rien entendre des théories qui rejettent cette version. La plupart des "détectives amateurs", même ceux disposant d'une audience relative d'amis, ont souffert de cette solitude particulière que l'on connaît quand on se sent incompris.* » (Trillin, 1967, p. 43.)

Les détectives amateurs se livrent effectivement à des enquêtes indépendantes. Celles-ci vont ainsi de la compilation de Sylvia Meagher avec publication d'un index du *Rapport de la Commission Warren*, à David Lifton, qui abandonne ses études d'ingénieur pour poursuivre sa propre enquête (Welsh and Turner, 1969, p. 62).

En attirant l'attention sur l'assassinat de Kennedy, les « amateurs » jouent un rôle déterminant. Ils explorent un terrain laissé en friche. Ils font, disent certains observateurs, ce que la police de Dallas, le FBI et la Commission Warren auraient peut-être dû faire dès le départ (Welsh and Turner, 1969).

Il est possible que (ce que j'ai trouvé) ne soit absolument pas scientifique, convient un de ces francs-tireurs. Mais quand on me dit « *vous n'êtes pas un expert* », je réponds : « *Mais où sont les experts ?* » (cité dans Trillin, 1967, p. 45).

Dans les années soixante-dix, ces enquêteurs amateurs réussissent à s'imposer comme des partenaires avec lesquels il faut compter. Ils forment maintenant un groupe crédible. Malgré leur persistance à proposer une version alternative des événements, ce ne sont plus des

« illuminés » mais des observateurs sérieux. Leur présence oblige à se demander qui est véritablement autorisé à raconter la mort de Kennedy.

La reconnaissance conférée aux « amateurs » signifie que les autres narrateurs n'ont pas accompli correctement leur mission. Les efforts des journalistes et des historiens se sont révélés défaillants. Les historiens, par exemple, généralement considérés comme intervenant en dernier ressort dans la lecture des événements, sont jugés sans indulgence. « *Ce n'est que dans les livres d'école que l'histoire est claire et nette* », clament les critiques (« *A Decade of Unanswered Questions* », 1973, p. 43). On se demande si une seule et unique histoire est chose possible, accessible, voire souhaitable. Si l'histoire apparaît bien comme l'ultime dépositaire du savoir sur les faits, les historiens ont néanmoins besoin d'aide pour la construire. Les détectives amateurs s'attribuent donc le rôle des historiens. Désireux de prouver des faits à propos desquels ils sentent les historiens en manque d'informations, ils trouvent un nom pour leur propre activité. Désormais, c'est de l'« histoire en train de se faire » (*Broadcasting*, 1963, p. 50).

Ils agissent de même à l'égard des journalistes, auxquels ils reprochent également de n'avoir pas accompli leur tâche : ceux-ci se seraient montrés passifs et excessivement complaisants vis-à-vis de la version officielle des événements. « *Il y avait des journalistes partout dans Dallas, ce jour-là, mais leur récit reste inexplicable* », affirme un de ces amateurs (Lane, 1968, p. 11). Selon tel autre : « *On va savoir la vérité, pensions-nous, il y a des journalistes brillants qui enquêtent sur cette affaire. Mais, bien sûr, on n'en a rien su du tout* » (cité dans Trillin, 1967, p. 41).

Compte tenu des circonstances, les amateurs affirment qu'ils ont accompli un véritable travail d'enquête. Prenons l'exemple de Mark Lane, l'un de ces « amateurs ». Son livre sur l'assassinat porte avant tout, sur les « héros du journalisme » (Lane, 1968, p. 253). Le livre commence par un appel à la conscience des journalistes américains. Leurs confrères européens, dit-il, sont déconcertés par « l'adhésion évidente » de la presse américaine au rapport de la *Commission Warren* (Lane, 1968, p. x). S'insurgeant contre ce qu'il appelle une « presse soumise », Lane exige une réouverture de l'enquête officielle. Son discours attribue effectivement aux « amateurs » les palmes du meilleur reportage d'investigation.

Ainsi, semble-t-il, en s'efforçant de s'immiscer dans la construction du récit, les amateurs agissent tantôt en journalistes, tantôt en historiens. Dans une certaine mesure, cette démarche s'explique. Car jouer d'une identité journalistique ou historienne est relativement plus facile que de se présenter comme une entité indépendante, apparemment surgie du néant. S'appuyant sur la mise en doute du professionnalisme des uns et des autres, le flou que le discours des amateurs entretient entre deux identités possibles, et deux groupes distincts contribue à établir leur propre professionnalisme. La passion de ces amateurs leur permet ainsi de relever un défi laissé sans réponse.

Ceci n'est pas pour plaire aux autres chroniqueurs. Historiens et journalistes commencent donc par ignorer ces « charlatans » et leurs théories pathologiques. Ils les traitent de « charognards journalistiques ». Les journalistes ne veulent pas d'« amateurs » sur leur territoire et

insistent sur l'autorité professionnelle de la presse. La plupart des amateurs partent, en fait, de coupures de presse (Trillin, 1967, p. 43). Ne s'agit-il donc pas de journalisme recyclé ? (Donner, 1979, p. 660).

Mais le volume des publications d'« amateurs » ne cesse de grossir. Les amateurs deviennent inévitables. Leur présence se traduit en un deuxième effet, imprévisible, sur les autres commentateurs. Ayant désormais accès à une documentation officielle, ils obligent les professionnels — journalistes et historiens — à repenser leur propre implication dans la narration et à ne plus limiter leur réflexion à des critères professionnels. La persistance des amateurs a donc un effet déterminant sur l'institutionnalisation de la mémoire. Le défi qu'ils lancent, sur leur propre terrain, aux journalistes et aux historiens oblige ces derniers à mieux penser leur rôle. Être le dépositaire professionnel d'une histoire, cela engage à quoi ?

Les historiens racontent

Si les amateurs sont considérés, au départ, comme des trublions frivoles, les historiens, par contre, bénéficient d'une réputation de sérieux. Ils se distinguent de leurs concurrents par la distance avec laquelle ils abordent la mort de Kennedy, ce qu'un reporter souligne en parlant du « détachement de l'historien ». (McGrory, 1965, p. 279.) L'approche historique étant censée conférer objectivité et profondeur au récit, les historiens se sentent tenus d'adopter une perspective analytique et distante. Cette perspective est apparemment objective. Elle entraîne un écueil :

La plupart des historiens évitent d'aborder directement l'assassinat. « *Les chercheurs professionnels ont négligé l'assassinat. Ils font comme s'ils n'avait jamais eu lieu* », dit l'un d'eux. Cette négligence crée un vide. Ce vide est comblé par les journalistes, et par des écrivains indépendants (Kurtz, 1982, p. vi).

L'un des premiers textes publiés est consacré à l'administration Kennedy plutôt qu'à l'assassinat. L'historien William Carleton y explique, dans une note, qu'il a pu écrire très rapidement parce qu'il a connu Kennedy longtemps avant qu'il n'accède à la présidence (Carleton, 1964). Dans d'autres cas, les historiens abordent l'assassinat en l'insérant à l'intérieur d'un contexte plus général. Par exemple, Arthur Schlesinger déplore la perte d'un grand président au milieu de commentaires élogieux sur l'administration Kennedy (Schlesinger, 1965).

Les quelques historiens qui osent se montrer ouvertement « subjectifs » sur la mort de Kennedy sont mis en pièces tant par les journalistes que par les amateurs. Un article du *Los Angeles Times* accuse les historiens de s'être « perdus dans les brumes Arthuriennes de Camelot⁴ » (« *Historians Lost...* », 1988, p. 1). On reproche à ces historiens de faire la part belle aux ragots. Ces historiens sont des « voyeurs », des « *journalistes du trou de serrure* », abusant sans vergogne de leur accès privilégié au principal acteur (« Pour une fois, ils ont pu en voir plus

que le journaliste moyen ») (1965, p. 613). L'ouvrage de William Manchester, *Mort d'un Président*, supposé faire autorité, est présenté comme « un récit passionnant, mais bien éloigné d'être rigoureusement impartial » (« The Presidency », 1966, p. 18 ; Epstein, 1975, p. 124). *American Heritage* publie une caricature représentant Kennedy et « ses historiens instantanés » — parmi lesquels Schlesinger, Theodore Sorensen, William Manchester et Pierre Salinger — dans le rôle de Jésus et de ses disciples (Logan, 1967, p. 75). On reproche par contre, aux autres historiens, notamment à Arthur Schlesinger, de se comporter en observateurs rigides, froids et conformistes (Greenfield, 1967). « Du bref, pas de l'histoire », commenta un critique du livre de Schlesinger, *A Thousand Days*, dans *Newsweek* (Moley, 1965, p. 108).

C'est en fait l'écrivain Theodore White qui aborde le plus directement la question de la légitimité des historiens. White avait eu tout loisir de rencontrer le président pendant qu'il écrivait *The Making of a President*, en 1960, et ses visites relativement fréquentes durant les 1 000 jours où Kennedy fut en fonction avaient fait de lui un des familiers de la Maison Blanche. Or, moins d'une semaine après la mort du président, White est convoqué par Jackie Kennedy. Celle-ci veut qu'il « sauve Jack de tous les aigris qui veulent parler de lui, rapporte l'écrivain. Elle ne veut pas l'abandonner aux historiens » (White, 1978, p. 46). Après quelques quatre heures de discussion, ils tombent d'accord sur le titre « Camelot » pour le futur livre, qui sera sans doute l'une des reconstructions les plus marquantes de l'administration Kennedy. Le fait qu'on doive cette image Arthurienne à un journaliste, et non à un historien, marque un tournant dans la crédibilité des journalistes.

Cette anecdote souligne également le discrédit qui pèse sur les historiens. Comment seraient-ils capables de donner un récit complet et fidèle de l'assassinat à partir de leur type de reconstruction du passé ? Alors que la perspective historique fait intervenir une autorité rétrospective, une autorité jouant « après les faits », dans le cas présent, ceux-ci eux-mêmes demeurent flous. Les multiples questions sans réponse ne plaident pas en faveur d'une perspective de détachement. Comme le dit un amateur, « plus on en sait, moins on en sait » (Josiah Thompson, cité dans « *Who Shot President Kennedy ?* », 1988). Plus précisément, les historiens ont simplement attendu que les souvenirs s'estompent avant de rédiger leur propre version des faits. Ce comportement donne à penser que les historiens refusent de réviser leur vision de l'assassinat, alors même que des faits nouveaux s'imposent. En outre, ce comportement abandonne le soin de documenter la mémoire collective à ceux qui s'en réclament les gardiens.

Les journalistes racontent

C'est ainsi que les circonstances ont placé au premier plan le troisième groupe, celui des journalistes. Contrairement aux amateurs, auxquels manquent les accréditations professionnelles, ou aux historiens, censés conserver une certaine distance, l'implication professionnelle

des journalistes dépend purement et simplement de leur présence sur place. Ils apportent au récit une autre dimension, essentielle pour la transmission de la mémoire : leur proximité. Leurs commentaires font autorité car ils peuvent affirmer qu'ils étaient « effectivement présents » sur les lieux au moment des faits.

Par sa démarche, ses moyens, ses méthodes de travail, et son système de valeurs, le journaliste est avant tout un témoin oculaire. Il ne s'agit pas de dire que les journalistes se sont approprié le récit grâce à leur accès privilégié à un support technologique ou institutionnel. Contrairement aux autres commentateurs, ils ont effectivement assisté à une partie des événements. Pourtant, quand ils ont été absents du théâtre des opérations, ils se sont servis de leur technique et de leur méthode narrative pour construire leur récit comme s'ils y avaient été.

Dans un tel contexte, les journalistes ont dû consolider leurs positions. Ils ont dû répondre aux questions sur leur professionnalisme soulevées par les « amateurs » et à celles sur leur ambition historique présentées par les historiens. Dès le début, aiguillonnés par la concurrence des enquêteurs amateurs vis-à-vis de l'événement, ils se décrivent sciemment comme des professionnels agissant de façon spécialisée dans le cadre plus large de l'historiographie et de l'élaboration de la narration historique. Ils sont, disent-ils, des « Historiens hors manuels » (Berendt, 1973, p. 141) capables de repérer des difficultés que les historiens ont négligées. Ainsi, un documentaire de la NBC peut-il se vanter de présenter « l'histoire exactement telle qu'elle s'est déroulée » (*The Week We Lost JFK*, 1989). Le livre *The Kennedy Years* est présenté comme « une étude historique préparée par les journalistes du *New York Times* » (*New York Times* 9/29/64, p. 46). Des écrivains comme Théodore White, David Halberstam et Pierre Salinger nous livrent leurs souvenirs et des livres à succès, ou ils se présentent comme journalistes malgré leur volonté de donner une interprétation historique de l'assassinat. Des reporters de la télévision notamment proposent au public américain « une nouvelle dimension dans la compréhension de l'histoire » (*Broadcasting*, 1963, p. 51). Pour eux, la télévision, en diffusant des images de l'assassinat, a profondément affecté ce dont l'Amérique se souviendrait. Elle a également transformé le statut des artisans de cette mémoire : les journalistes.

L'apparition régulière des journalistes dans les médias leur a permis de prendre place au premier plan de l'histoire. Leur accès aux médias leur a donné la prééminence sur les autres groupes de commentateurs, leur permettant de contrôler le récit des autres tout en insistant sur leurs propres souvenirs. Des articles de presse sont diffusés sous le titre « *Souvenirs d'un dernier cortège* », faisant allusion à la présence de journalistes parmi les voitures qui défilaient avec Kennedy dans les rues de Dallas (Valenti, 1986, p. v, 1). Une édition spéciale de *Good Morning, America*, en 1983, présente les souvenirs professionnels d'un certain nombre de reporters et de photographes qui se trouvaient à Dallas avec le président. Chaque journaliste précise la place exacte qu'il ou elle occupait dans le défilé présidentiel et raconte ses souvenirs (« *Remembering JFK* », 1983). Un documentaire diffusé sur PBS en 1988, et intitulé *JFK : A Time Remembered* est présenté comme « un recueil de souvenirs sur la chute de Camelot » (« *JFK : A Time Remembered* », 1988). En fait, pour le 25^e anniversaire de la mort de Kennedy, les souvenirs des journalistes constituent la norme plutôt que l'exception.

C'est notamment le cas avec la télévision. Non seulement des documentaires sont consacrés aux réminiscences de journalistes en mission, mais des émissions diverses les accueillent sur leur plateau. Les journaux télévisés sont envahis par de courts extraits commémoratifs (par ex : CBS avec « *Assassination : 25 Years Later* », 1988). Des organismes régionaux présentent leur propre point de vue sur la question (par ex. : « *JFK Remembered* », Philadelphie, 1988). La télévision à scandale — avec les Oprah Winfrey, les Mort Downey et les Geraldo Rivera — n'est pas en reste (Anderson, 1988 ; Rivera, 1989). Dans les journaux, on peut lire les titres suivants : « *La Télévision retrace l'histoire du meurtre* » (*New York Times*, 11/23/88 : A8) ou « *CBS fait revivre le 22 novembre* » (*New York Times*, 11/17/88, p. 33). Dans l'émission *Nightline*, sur ABC, un journaliste, plutôt caustique, commente : « *Pour qui n'ira pas à Dealey Plaza cette année, l'assassinat est très proche de ce qu'il fut il y a 25 ans : la réalité cadrée par un appareil de télévision* » (Judd Rose, cité dans « *25th Anniversary* », 1988).

La diffusion répétée des images par la télévision contribue donc à conserver vivante la mémoire des journalistes. Permettant aux journalistes de s'exprimer d'une manière répétée et systématique sur l'affaire elle-même, la télévision les dissuade d'autant plus d'abandonner celle-ci aux historiens ou aux amateurs.

Les gardiens de la mémoire

La relation journalistique des circonstances de l'assassinat de John F. Kennedy soulève le problème du rôle de l'histoire dans la relation des événements du passé. Quand le récit des journalistes fonctionne comme historiographie, l'histoire perd son statut privilégié, pour devenir un anachronisme. Avec le temps, cette tendance modifie l'alliance difficile entre journalisme et histoire, alliance rendue encore plus précaire par la présence constante des amateurs.

Ceci joue en partie en faveur des journalistes, leurs souvenirs directs étant perçus comme un moyen différent et privilégié d'aborder la mort de Kennedy. Cette place exceptionnelle accordée à la mémoire contredit les options de l'histoire traditionnelle. Les journalistes bénéficient aussi de l'aura que leur écriture confère au récit, talent qui manque à l'amateur mais que maîtrise particulièrement bien le journaliste. La mort de Kennedy étant maintenant loin de nous, les journalistes, encouragés en cela par les amateurs, veulent prouver qu'ils peuvent tenir le rôle des historiens mieux que ceux-ci.

Ainsi, il n'est pas évident que l'histoire finisse par prendre la relève du journalisme, car il n'est pas certain que le journalisme lui cède la place. Le journalisme s'est transformé en une sorte d'histoire à l'état « cru » car, « *les souvenirs des participants ne se sont pas estompés et ceux des historiens n'ont pas encore pris la relève* » (Auchincloss, 1971, p. 21). Au lieu de cela, les démarcations chronologiques et linéaires entre les différents types de commentateurs ont été

brouillées par la visibilité et la persistance mêmes de l'événement. Différents groupes de narrateurs peuvent donc contester le droit des autres groupes à s'arroger la version reconnue et autorisée des faits. Pour les journalistes, notamment, il se crée un espace presque sacré à l'intérieur duquel les articles de presse ont leur propre légitimité. Ils voient leur fonction comme située à mi-chemin entre la narration contemporaine et la relation historique. La signification de l'événement peut y être traitée comme un arrangement non seulement provisoire, mais durable.

En d'autres termes, les journalistes n'ont cessé de s'affirmer comme les autres gardiens de la mémoire. Ils se sont accordés le rôle d'observateurs d'un nouveau style, rôle entériné par leur présence, leur participation ou leur proximité lors de l'événement, plutôt que par la distance et le détachement objectif prônés par les historiens traditionnels. Si les journalistes ont refusé de céder la place aux historiens, c'est en partie parce qu'ils veulent rester les commentateurs autorisés de l'assassinat de Kennedy. Car tant que cette affaire relèvera de leur domaine, ils conserveront leur autorité. En invoquant l'histoire et en conférant une motivation historique à des pratiques journalistiques, les journalistes ont intériorisé un rôle que des circonstances historiques leur avaient dévolu.

Mais, quelle sorte d'histoire ont-ils perpétuée, précisément ? Contrairement aux historiens, qui ont tendance à donner un sens aux souvenirs des autres, les journalistes se servent de leurs propres souvenirs, retraçant l'événement au travers de leur mémoire. Attirés par le statut privilégié de l'histoire, les journalistes ont produit, sur l'assassinat, une documentation qui possède non seulement la profondeur, la vision et la stabilité généralement attribuée à l'interprétation historique, mais aussi la proximité géographique, l'expérience personnelle du souvenir, sans parler du savoir-faire narratif. Les journalistes ont ainsi personnalisé l'histoire de l'assassinat. En devenant les gardiens de la mémoire, ils se sont situés comme les historiens légitimes de l'événement.

On a pu dire que les historiens « *donneraient beaucoup pour avoir été présents à certains événements qu'ils ont décrits* » (Tillinghast, 1972, p. 171). La proximité géographique, dont les journalistes se prévalent pour considérer qu'ils ont un droit particulier sur le récit de l'assassinat, ne peut être invoquée par aucun autre des groupes de narrateurs. Les journalistes peuvent effectivement invoquer leur présence sur les lieux. Le vécu de leur reportage leur vaut la préférence du public. Soutenus au départ par les « amateurs » qui les ont poussés à revenir au récit de l'assassinat, les journalistes ont efficacement réussi à supplanter les historiens dans le rôle de chroniqueurs. Il est devenu plus facile d'accéder aux archives de la mémoire fournies par les journalistes, notamment par les reporters de télévision, que de recourir à d'autres sources.

Comme un journaliste l'a dit, ce qui est accessible à chacun c'est « *le souvenir de ce qu'il faisait en ce sinistre week-end de novembre* » (Blake, 1973, p. 402). Les journalistes ont fait de leur mieux pour faire de l'histoire, à partir d'une histoire, en se servant de leurs souvenirs professionnels. Ce faisant, leur mémoire est devenue le fondement du récit dominant.

Barbie ZELIZER

NOTES

1. Cet article fait partie d'une étude plus vaste des récits journalistiques de l'assassinat de Kennedy. Comment les journalistes sont passés de l'histoire de l'assassinat à leur propre histoire est présenté par Zelizer (1990).
2. Sur ce point, voir l'argumentation détaillée de Zelizer, chapitre 2.
3. Voir Zelizer, chapitre 6.
4. *Camelot*, le roi Arthur de la légende, a été un des surnoms de Kennedy (NdT).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- « A Decade of Unanswered Questions » (Dix ans de questions sans réponses), 1973, *Ramparts* 12, pp. 42-44.
- AUCHINCLOSS, K., 1971, « The Kennedy Years : What Endures ? » (Les Années Kennedy : qu'en reste-t-il ?), *Newsweek*, (2/1/71) : 71.
- BERENDT, J., 1973, « Ten Years Later : A Look at the Record » (Dix ans plus tard, coup d'œil sur le dossier), *Esquire* 80 (Novembre 1973) : 140.
- BLAKE, R.-A., « Two Moments of Grief » (Deux moments de chagrin), *America* (11/24/73). 1973.
- BROADCASTING, 1963 (Numéro spécial sur l'assassinat de Kennedy, 12/2/63).
- CARLETON, W., 1964, « Kennedy in History : An Early Appraisal » (Kennedy dans l'histoire : une première approche), *Antioch Review* 24 (automne 1964).
- DONNER, F., 1979, « Conspiracies Unlimited », (Conspirations sans limites), *The Nation* 237 (12/22/79) : 483-658.
- EPSTEIN, E., 1975, *Between Fact and Fiction* (Entre fait et fiction), New York ; Vintage.
- GREENFIELD, M., 1967, « The Kiss and Tell Memoirs », *The Reporter* 37 (11/30/67) : 14-9.
— « Historians Lost in the Mists of Camelot » (Les Historiens perdus du côté de Camelot), 1988, *Los Angeles Times* (10/21/88) : 1.
- KURTZ, M., 1982, *Crime of the Century* (Le Crime du siècle), Knoxville, University of Tennessee Press.
- LANE, M., *A Citizen's Dissent* (Un citoyen en désaccord), New York, Holt, Rinehart and Winston, 1968.
- LOGAN, A., 1967, « JFK : The Stained Glass Image » (L'image sur vitrail), *American Heritage Magazine*, août 1967.
- MANCHESTER, W., 1962, *Portrait of a Presidency* (Portrait d'une présidence). Boston, Little, Brown and Company.
- MCGRORY, M., 1965, « And Did You Once See Kennedy Plain ? » (Avez-vous déjà vu Kennedy clairement ?) *America* 113 (9/18/65) : 279.

- MOLEY, R., 1965, « Brief, Not a History » (Du bref, pas de l'histoire), *Newsweek* (12/20/65) : 108.
- NORA, p., 1969, « Between Memory and History » (Entre la mémoire et l'histoire), *Representations*, printemps 1989.
 — « Peephole Journalism » (Journalisme du trou de serrure), 1965, *Commonweal* (9/3/65) : 613.
 — « The Presidency : Battle of the Book » (La Présidence : la bataille du livre), 1966, *Time* (12/23/66) : 18.
- SCHLESINGER, A. Jr., *A Thousand Days*, Boston, Houghton Mifflin, 1965.
- TILLINGHAST, P.-E., *The Spacious Past*, Reading, Mass. : Addison Wealey, 1972.
- TRILLIN, C., « The Buffs » (Les Afficionados) 1967, *The New Yorker* (6/10/67) : 41-71.
- VALENTI, J., « Anniversary of an Assassination : Memories of a Last Motorcade » (L'Anniversaire d'un assassinat : souvenirs du dernier défilé d'automobiles), *Los Angeles Times* (11/23/86) : v, 1.
- WELSH, D. et W. TURNER, « In the Shadow of Dallas » (A l'ombre de Dallas), 1969, *Ramparts* 7 (1/25/69) : 61-71.
- WHITE, T.-H., « Camelot, Sad Camelot » (Camelot, triste Camelot), 1978, *Time* (7/3/78) : 46-48.
- ZELIZER, B., « *Covering the Body* » : *The Kennedy Assassination and the Establishment of Journalistic Authority* (Reportage sur le corps : L'assassinat de Kennedy et l'établissement de l'autorité journalistique), 1990. *Thèse de doctorat* inédite, Université de Pennsylvanie.
- Films, documentaires et coupures de presse*
- ANDERSON, J., « *Who Murdered JFK? American Expose* » (Qui a tué JFK? Un point de vue américain), Saban Productions (11/22/88).
- « *Assassination : 25 Years Later* » (L'Assassinat : 25 ans après), 1988, *CBS Evening News* (11/14/88-11/23/88).
- JFK : A Time Remembered* (JFK : souvenir d'une époque), 1988, Susskind Company for PBS (11/21/88).
- « *JFK Remembered* » (Le souvenir de JFK), *Philadelphia's Action News* (11/22/88).
- « *Remembering JFK* » (En souvenir de JFK), 1983, *Good Morning, America*. ABC News (11/22/83).
- RIVERS, G., « *On Trial : Lee Harvey Oswald* » (Dans le box : Lee Harvey Oswald), London Weekend Television for Tribune Entertainment Company (11/22/88-11/23/88).
- The Week We Lost John F. Kennedy* (La semaine où nous avons perdu JFK), 1989, NBC New Video.

« *25th Anniversary of JFK assassination* » (Le 25^e anniversaire de l'assassinat de JFK), *Nightline*, ABC News Division (11/22/88).

« *Who Shot President Kennedy?* » (Qui a tiré sur le président Kennedy?), 1988, épisode de *Nova* (11/15/88).